

Le Monde WEEK-END

Samedi 26 avril 2014 - 70^e année - N°21546 - 3,80 € - France métropolitaine - www.lemonde.fr

Fondateur : Hubert Beuve-Méry - Directrice : Natalie Nougayrède

Didier Ruiz : « Les vieux ont des choses à nous dire, en toute liberté »

Le metteur en scène réunit des personnes de plus de 70 ans dans « Dale Recuerdos (Je pense à vous) »

Entretien

Depuis 1999, Didier Ruiz mène un projet singulier, *Dale Recuerdos (Je pense à vous)*. Il réunit des hommes et des femmes de plus de 70 ans, qui viennent en scène raconter leur histoire. En quinze ans, l'expérience a été menée 26 fois dans des villes différentes, en France, mais aussi en Russie (Moscou), au Chili (Santiago) et en Guinée équatoriale (Malabo). En ce moment, *Dale Recuerdos* est l'invité du Théâtre de la Bastille, à Paris. En 2015, le spectacle devrait passer par le Festival d'Avignon, où Didier Ruiz présentera cet été 2014 comme possible, un travail non pas sur la mémoire, mais sur le présent, vu par des adolescents de la ville. Pourquoi travaillez-vous avec des gens âgés ?

J'ai commencé par être comédien. A un moment donné, j'ai éprouvé le besoin de changer les codes d'écoute entre les specta-

teurs et les acteurs. J'ai alors arrêté de jouer et j'ai glissé vers la mise en scène. J'ai pensé que ce serait bien de faire quelque chose avec des vieux, parce qu'ils ont des choses à nous dire, en toute liberté, et qu'ils peuvent nous aider à affronter l'âge et la mort qui nous attendent.

Des « vieux » ? On n'emploie plus guère cet adjectif, considéré comme péjoratif...

Pour moi, il ne l'est pas du tout. Il y a des petits et des grands, des jeunes et des vieux. J'étais jeune, j'ai 52 ans, je suis en train de devenir vieux. C'est comme ça, tout simplement.

Comment choisissez-vous ceux qui participent à « Dale Recuerdos (Je pense à vous) » ?

De la même manière, à chaque fois. La structure qui m'accueille passe une petite annonce, qui n'a pas changé depuis la première édition en 1999 : « *Metteur en scène cherche hommes et femmes de plus de 70 ans pour travail profes-*

sionnel sur la mémoire. » Cette annonce est publiée dans des journaux, ou affichée chez des commerçants. A Moscou, l'information avait beaucoup circulé par le bouche-à-oreille. Là, au Théâtre de la Bastille, un homme est venu parce qu'il avait vu l'annonce chez l'épicier. Où que ce soit, tous ceux qui viennent commencent par me dire la même chose : « *Je suis sûr(e) que je ne vais pas vous intéresser. Je ne suis pas acteur.* » Je leur réponds que c'est justement ça qui m'intéresse. Je ne veux ni des professionnels ni des amateurs.

Pourquoi ?

Parce que mon projet réclame des innocents, c'est-à-dire des gens qui ne mesurent pas ce que peut produire leur présence sur scène.

Que se passe-t-il, quand vous les rencontrez ?

Je les vois les uns après les autres. Je prends un carnet de notes et un stylo, et je leur pose des questions, en face à face. Je

commence par leur demander s'ils se souviennent de la berceuse qu'on leur chantait, quand ils étaient enfants. Puis d'évoquer l'odeur qui les a marqués. Puis leur premier amour... D'une manière délibérée, ces questions ne font pas appel à l'intellect, mais à la mémoire sensible. Elles ne sont pas destinées à faire surgir le folklorique ou le sensationnel, elles appellent des réponses où l'on voit se croiser la petite et la grande histoire.

Qu'en gardez-vous ?

Ce qui m'a touché, parce que je pense que c'est cela qui risque de toucher les gens. Ensuite, je mets tous les participants sur le plateau, je les écoute, et j'écris une trame. Eux n'écrivent pas un mot, et c'est essentiel : il faut que leur parole sorte d'elle-même.

Les participants apportent aussi des objets, sur scène...

Oui. Avec l'âge, la valise de chaque personne rétrécit. Je le vois bien, pour moi. Je me sépare de

plus en plus de choses dont je pensais ne pas pouvoir me passer. A la fin, qu'est-ce qui reste ? Quelques objets auxquels on tient. Sur scène, chacun vient en présenter un. Chacun apporte aussi une photo, sur laquelle il apparaît, ou pas. Comme l'objet, cette photo est une goutte d'huile essentielle dans l'histoire d'une vie. On ne sait pas qui est photographié, ni ce qu'il y a derrière l'objet. J'aime cette idée de jouer avec l'invisible.

Est-ce pour cette raison que vous ne voulez pas que les représentations soient filmées ?

Oui. En revanche, depuis le début de *Dale Recuerdos*, Bruno Vallet prend des photos. Ce suivi est très important, parce qu'il est lié à la trace, qui elle-même est intimement liée au projet.

Pourquoi n'y a-t-il que quatre ou cinq représentations, à chaque fois ?

S'il y en avait plus, les hommes et les femmes risqueraient de devenir des cabots, et il n'y aurait

rien de pire. Il faut qu'ils restent dans la grâce de l'innocence. C'est pour cela aussi que je travaille vite : quatre heures pour chaque rencontre individuelle, et seize, en tout, sur le plateau. Sinon, on se répéterait.

Qu'est-ce qui a changé, en quinze ans ?

On a changé d'époque, et les souvenirs des participants ne sont plus tout à fait les mêmes. Mais c'est surtout moi qui ai changé. J'ai acquis assez de confiance pour demander aux vieux, par exemple, s'ils ont peur de mourir. Et ils me répondent très facilement. Peut-être que j'ai grandi. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR BRIGITTE SALINO

Dale Recuerdos (Je pense à vous) XXVI, projet de Didier Ruiz. Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, Paris 11^e. Tél. : 01-43-57-42-14. Dimanche 27 avril à 17 heures. Lundi 28, mardi 29 et mercredi 30 à 20 heures. De 14 € à 24 €. Durée : 1h15.